

LES COMPTINES SONT-ELLES VRAIMENT INNOCENTES ?

par Marie Bonnafé*

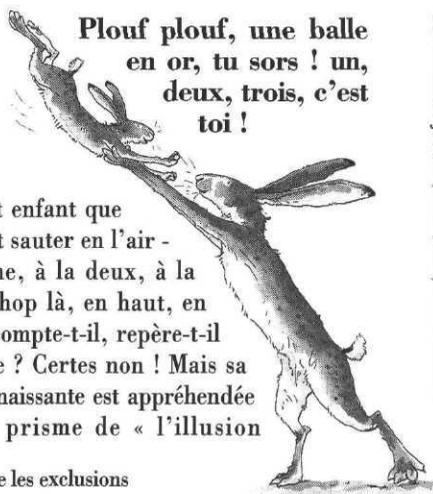
Mettant en relief l'importance des comptines et des premiers jeux avec les nombres dans la petite enfance, Marie Bonnafé analyse le rôle de ces formes littéraires initiales dans la formation de la pensée et la construction du sujet. Elle montre aussi comment l'exercice d'un raisonnement mathématique peut être stimulé par la fiction chez des enfants plus âgés et en difficulté d'apprentissage.

Quelle aubaine, pour qui veut aller à la découverte des premières fondations de la pensée et de ce qu'elles continuent de produire en nous, d'avoir l'occasion de s'attarder sur les premières formes littéraires dans leur relation aux premières ébauches des mathématiques ! Nous y retrouvons une trace permettant de finement repérer comment s'établissent, en nommant et en dénombrant, le moi et les autres ; nous pouvons y suivre ce cheminement qui ne va pas sans passions. En effet, les textes des comptines, berceuses ou « randonnées » sont des révélateurs d'une première construction d'un tout jeune sujet, s'affirmant dans un premier éveil culturel partagé. Ces textes universels illustrent et mettent en relief un parcours contrasté, tout en y ajoutant l'harmonie propre au plaisir échangé qu'ils recèlent, propre à toute œuvre d'art. Et si ces jeux initiaux avec les nombres, qu'il est convenu de dire innocents, continuaient à être aussi bien présents dans

notre esprit chaque fois que nous jouissons du plaisir d'une nouvelle découverte, qu'elle soit savante ou esthétique ? Depuis les contes avec leurs comptines incantatoires, jusqu'aux poèmes d'Oulipo, on retrouve bien des prolongations aux jeux mathématiques des plus innocentes comptines.

**Plouf plouf, une balle
en or, tu sors ! un,
deux, trois, c'est
toi !**

Le petit enfant que l'on fait sauter en l'air - À la une, à la deux, à la trois ! hop là, en haut, en bas !, compte-t-il, repère-t-il l'espace ? Certes non ! Mais sa pensée naissante est appréhendée par le prisme de « l'illusion



Devatine combien je t'aime, ill. A. Joram, L'École des loisirs

* Psychanalyste, présidente d'ACCES (Actions culturelles contre les exclusions et les ségrégations).



Un, deux, trois

Un, deux, trois,
voilà trois p'tits doigts.
Mais j'en ai bien plus,
bien plus que ça!

Déplier tous les doigts.



Cinq petits doigts

Un, deux, trois, quatre,
cinq p'tits doigts!
Un, deux, trois, quatre, cinq,
il n'y en a plus!

Déplier les doigts un à un,
puis les replier de même.

in : M.C. Bruley : *Enfantines*, ill. P. Dumas, L'École des loisirs

anticipatrice » des adultes : on décèle en cela ici la nécessité de devancer, par une illusion ludique, les compétences à venir de cet « infans » - enfant encore sans parole - mais qui déjà sait provoquer en nous un étrange échange, dans lequel le jeu avec les comptines a été partout et de tout temps d'un usage universel. Cette indispensable illusion sur les capacités créatrices du très jeune enfant, peut, à tort, faire penser que l'enfant possède la faculté d'effectuer des opérations distinctes, entre lesquelles il pourrait effectuer des liaisons, qu'il est bien loin d'avoir acquises. Certes, un enfant dans sa deuxième et troisième année, déjà, va différentier dans le graphisme ce qui est dessiné ; « 'sine » de ce qui est écrit « 'cri » et bientôt repérer chiffres et lettres¹. Mais, nul ne saurait s'y tromper, ce sont des opérations mentales qui lui sont propres, n'ayant que peu de rapport avec celles d'un adulte - et qui d'ailleurs nous échappent largement. Piaget et ses disciples nous ont fait parcourir les premières étapes de l'intelligence au

cours de l'enfance, avec leurs spécificités propres qui les distinguent de la pensée adulte et avec l'élaboration de « théories » successives par l'enfant, théories pour lesquelles nous devons avoir l'attitude la plus respectueuse, si aveugles que nous soyons devenus, enfermés que nous sommes dans le langage achevé et dans nos propres « théories » d'adultes.

Il y a, on le sait, deux âges de la comptine. Or ce sont aussi les deux âges, distincts, au long desquels l'enfant va se construire en sujet. Et nous pouvons y voir une illustration particulièrement séduisante de la construction en deux temps du sujet, dans l'après-coup de notre pensée. Premiers temps où l'enfant se dégage d'une sphère non encore distincte du psychisme maternel et temps dans « l'après coup »² où il peut se construire comme sujet de sa propre histoire.

Le premier âge de la comptine c'est la période où elle est dite par un adulte, au cours des jeux de nourrices. Leurs thèmes, souvent très contrastés, leurs rimes, les jeux de langage,

1. Emilia Ferreiro et coll. : *La Production de notations chez le jeune enfant*, P.U.F. Paris.

2. Freud a décrit les deux temps de la construction de « l'après coup » notamment dans « Le petit Hans. Analyse d'une phobie d'un garçon de cinq ans » (in : *Freud : Cinq psychanalyses*, Payot) entre 3 ans - avant que l'enfant, qui parle déjà, n'ait entrevu réellement la différence des sexes - et le moment œdipien, lors de la crise sexuelle de la cinquième année - au cours de laquelle l'enfant se constitue en sujet. D'autre part la reprise de ce moment œdipien - pris dans l'amnésie du refoulement - avec son « après coup » dans l'adolescence, avec le cas de Emma, dès « l'Esquisse d'une psychologie scientifique » (in : *Naissance de la psychanalyse*, P.U.F.) Il s'agit, dans la théorie psychanalytique, d'un aspect fondamental dans le développement de l'ensemble de la vie psychique et de sa mobilité.

leur caractère rythmé, mélodique, sont universels. Les nombres y tiennent une grande place. Les premiers récits à rythme ternaire, ainsi que les « randonnées », les successions additionnelles présentes très tôt, sont très généralement appréciés et vite réclamés par les bébés. Dans ce premier parcours de son développement, le petit enfant se dégage de la dyade mère enfant ; pour cela il va s'identifier à un tiers, à la figure paternelle, proche et distincte de la mère, mais cette identification affectueuse au père est également redoutée. Un deux trois ! de bois ! les formulettes énonçant les trois premiers chiffres, si fréquentes, sont tout à la fois jeu et incantation. Le petit enfant vit un conflit, prend conscience de l'absence, il commence à concevoir que la réassurance maternelle toute-puissante peut lui faire défaut, et il accède à la pensée que lui-même et ses parents sont des êtres distincts. Ces découvertes se font avec leur cortège de peurs mais aussi de triomphes. Le plaisir partagé des jeux de langage où se lient ensemble dire et compter, dans l'unité d'un récit, tient ici une place irremplaçable. Déjà, dans les premiers mois, l'adulte a intro-

duit un jeu initial avec des récits « comptinés » répondant sans conteste à une vive appétence du bébé qui manifeste joie et intérêt par des mouvements rythmés liés à des expressions mimiques et à un pré-langage. Les toutes premières « enfantines » mettent en scène des êtres protecteurs ou menaçants issus d'un imaginaire communément associé à la prime enfance, mêlés à des événements amusants ou à des peurs du quotidien, maîtrisés par le rire et un dénouement rassurant, ces premiers petits récits dessinant le proche et le lointain. On peut y trouver une première géométrie de l'espace. Tel avec « Pirouette cacahouette », le populaire petit facteur qui s'est cassé le bout du nez, rattrapé par un avion à réaction et vite réparé, avec du joli fil doré.

Scansions, rythmes répétitifs ou additionnels sont toujours fortement investis, transmis dans le corps à corps, le bercement, les caresses, tout en restant lié au sens. Les premiers chiffres comptent les doigts, chacun ayant son histoire associée à son chiffre « et cinq le plus petit, qui fait guili », et les orifices du visage. Plus tard, ces jeux



Papa Ours, Maman Ours, Bébé Ours, Bruno Ours,
Grand-Maman Ourse, Grand-Papa Ours,
Grand-Père Ours, et

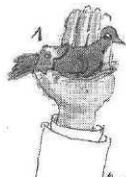
la mère de Maman Ourse, Grand-Mère Ourse
qui raconte des histoires d'ours.



L'alouette a fait son nid



L'alouette a fait son nid.
Elle a passé par ici.
Le premier l'a attrapée,
le second l'a plumée,
le troisième l'a rôtie,
le quatrième l'a mangée,
et le petit Riquiqui
n'avait plus que les os à sucer!



Ce jeu commence par un cercle sur la paume,
puis le doigt de l'adulte serpente entre les doigts
de l'enfant.



in : M.C. Bruley : *Enfantines*, ill. P. Dumas,
L'École des loisirs

deviendront des devinettes : « nous sommes deux frères, ou bleus ou verts, ou noirs, on nous voit en même temps mais nous ne nous voyons pas, qui sommes-nous ? » (les yeux). Ensuite, les premiers petits récits vont se compliquer et l'enfant part à la découverte des autres et du monde par le truchement de récits merveilleux dont le modèle est le conte de fées. La magie des nombres - qui reste, à cet âge, toute proche des rythmes des premiers échanges - conserve pour l'enfant un caractère privilégié quand il étend ses connaissances de son monde familier au vaste monde.

Deuxième époque : les comptines dites par les enfants entre eux

Dans un second temps, l'enfant est devenu autonome dans ses jeux. Que ce soit les plus grands à la maternelle ou ensuite à l'école primaire, ce sont les enfants entre eux qui disent les comptines, dans des jeux d'où, initialement, les adultes sont exclus. Si leurs thèmes restent toujours des thèmes proches des comptines de la petite enfance, jouant de la maîtrise des désirs et des dangers comme du plaisir des

mots, les nombres y détiennent une place encore plus importante, aussi bien dans les termes des textes et leurs constructions, que dans leur fonction. Les comptines servent aux enfants à se dénombrer, mais surtout à se désigner dans une singularité pour perdre ou pour gagner. Leurs diverses dénominations révèlent leur usage principal : comptine se dit aussi pomme, empro (pomme, en suisse ancien), pon, pote, ou le verbe seulement : poter, taper, cliquer, pommer... on se compte et l'on perd ou l'on gagne avec des pommes, fruit des origines.

Marquer le un-tout-seul en se décomptant parmi les autres est une activité ludique, dont le plaisir renouvelé est quasi illimité, quasi emblématique de la structuration des groupes d'enfants après la cinquième année. Lequel d'entre eux, ou elles, ne connaît pas et ne récite pas, avec un vif plaisir : « Plouf, plouf, une balle en or, c'est toi qui sors ! C'est toi qui seras le chat ! Un ! Deux ! Trois ! c'est toi. »⁴

Le moi s'est construit dans les deux temps de l'enfance, d'abord avec la capacité de se vivre seul en présence d'un adulte, (Winnicott)⁵ puis en vivant avec des êtres tels que lui, petite fille ou petit garçon, le même et le différent.

3. J. Baucumont, P. Soupault : *Les Comptines*, Seghers, 1971.

4. Merci à Lucile et à Marion de m'avoir dicté (en chœur) le texte original avec la fraîcheur de leurs 7 ans et 5 et ans et demi.

5. Winnicott : « La Capacité d'être seul en présence de la mère ». in : *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot.



Ils virent une maman cane avec ses bébés canards
derrière elle.
Danny commença à les compter.
« Un canard, un autre canard, un autre canard,
un autre canard... »

Un Canard, un autre canard, ill. J. Aruego et A. Dewey, L'École des loisirs

Reprenons ces données du développement affectif. Nous pourrions les décrire en trois tranches de trois ans : trois, six, et neuf ans - à condition de ne pas y voir un cadre plus rigide... qu'un rythme de comptine. Jusqu'à six ans, (âge où, remarquons-le, il pourra commencer à passer à un apprentissage réel de la langue écrite, puis, avec un décalage, des premiers éléments de calcul) l'enfant va vivre deux vies. Dans la première vie, jusque vers trois ans, il apprend à parler et il se constitue, se repérant lui-même comme un sujet, « moi-je » certes distinct de ses proches. Mais il s'agit d'un moi-sujet en majesté, convaincu de sa toute-puissance, de la toute-puissance de sa pensée, de ses paroles, cris ou sourires, mimiques... Tout chez lui exprime qu'il lui faut bien encore une seconde vie, encore trois autres années, pour que cède ce tout pouvoir de ce nouveau Un, pour qu'il admette que son proche entourage est composé d'êtres qui sont aussi des Moi-Je, tout autant que lui. Lorsqu'on lui présente un objet, ou sa représentation, il se l'attribue en priorité : toute dénomination, comme tout dénombrement, doivent être soumis en priorité à une idée : c'est à moi ! Compter ne signifie pas une quelconque attribution à l'autre, mais conforte l'idée que l'on est bien au centre du monde où chaque

chose est mienne. Il y a un, et un, et encore un... un, deux, trois ! Dans toute cette phase du développement, les comptines n'apportent pas encore véritablement la notion de nombre - si ce n'est en l'anticipant -, mais elles construisent bien plus les notions de série, de séquences et celle d'intervalles, notions essentielles pour les acquisitions. Ce sont les premiers pas nécessaires vers les notions de plus et de moins (qui conduit à la soustraction), contemporaine de l'acceptation de l'absence qui se construit avec les premiers jeux de coucou et tous les jeux de caché-montré. Notons qu'une telle intégration du jeu de la présence et de l'absence est à la base du plaisir d'apprendre, qui prend ses premières racines dans le désir d'aller vers de l'inconnu, d'accepter le manque. Plus tard, disons après 6 ans, pour être dans la disposition d'apprendre de nouveaux savoirs, l'enfant devra affronter le vide de ce qu'il ne connaît pas encore et ce sont des instants qui comportent du désagrément. Bien des difficultés en calcul, chez l'enfant plus grand, seront surmontées si l'on aide l'enfant à acquérir les notions de séquence et d'intervalle. Le rythme est donc essentiel unissant son et geste. Ceci persiste longtemps : Jean Hébrard nous rappelait que les enfants accompagnent les premiers apprentissages

scolaires de balancements et de psalmodies très rythmées. Avec la fin de la première année, les jeux de comptages répétitifs ont succédé aux premiers mots de l'enfant réunissant deux petits mots, morphèmes opposés qui vont permettre de dénommer l'absence : « a-pu » « pa-là » « pa(r)-ti » - dont Eveillo Cabrero Para a montré l'importance pour la première émergence du langage et de sa syntaxe -. Ne peut-on pas faire l'hypothèse que ces exercices pleins d'agrément unissant à l'origine dire et compter ont aussi, sur le registre culturel et ludique, un caractère essentiel pour le développement de la pensée ?

D'un autre côté, aux questionnements de l'enfant qui grandit va se surimposer un autre problème, sous un angle nouveau : les autres sont bien tels que lui, mais non identiques, ses parents, les autres enfants peuvent avoir un sexe autre que le sien. Amour, compétition, alliance et hostilité s'en trouvent bien compliqués ; raison de plus pour se raccrocher à son propre intérêt pour soi-même, et pour raffermir encore plus son amour pour son propre moi, le un, encore et encore répété.

Cependant la réalité du monde et des autres lui montrent de plus en plus qu'il ne peut en être ainsi durablement... Il faut bien sortir de la petite enfance. Et, pour peu que l'entourage familial soit suffisamment aimant, l'enfant découvre que Un c'est aussi toi..., Un, deux, trois !

Nous nous sommes attardés sur le versant symbolique de la naissance des maths, où numération et dénomination sont intimement liés dans la construction du sujet, et où nous avons rencontré aux côtés des mots et des nombres, le corps avec ses rythmes et ses mouvements.

Nous avons ainsi, espérons-le, mieux découvert ensemble la sympathie pour les nombres que recèlent les comptines, qui a ses raisons que la raison ne connaît pas.

Ensuite, l'enfant va parcourir une série d'étapes, de différenciations nouvelles, décrites avec tant de rigueur et de talent par Piaget. Il n'est pas encore prêt à saisir l'équivalence entre un kilo de plume et un kilo de plomb... Il nous faudrait ici ouvrir un nouveau chapitre et - en évoquant aussi une littérature enfantine plus complexe - nous attarder sur les vertus des devinettes, des « combles » sur lesquelles le raisonnement s'étaye, dans un parcours qui serait semé d'écueils si le jeune enfant ne trouvait pas ainsi, à côté des nécessaires apprentissages, une prime de plaisir en jouant avec les énigmes par le bonheur des mots.

Ces jeux du langage et de la pensée permettent à l'enfant encore ignorant d'évoluer moins dangereusement entre ce qui lui est apparu d'abord absurde et incompréhensible jusqu'à l'acquisition solide et stable de nouvelles connaissances.

Des mythes et des maths. L'expérience de Serge Boimare⁶

Faisons un saut dans le temps, chez de grands enfants s'initiant à la division, et qui échouent, parce qu'ils restent soumis à la violence de conflits anciens, survenus aux temps de la première construction de l'enfant comme un individu, un sujet qui commence à devenir maître de sa propre histoire et que nous venons de présenter.

C'est avec Serge Boimare que nous aborderons les vertus curatives de la lecture de textes littéraires qui ont le pouvoir de

6. Je remercie Serge Boimare de m'avoir permis de reprendre de larges extraits de son texte sur la division et les jumeaux Dioscures, in : *L'Enfant et la peur d'apprendre*, Dunod, 1999 (Cf. Note de lecture dans La Revue des livres pour enfants, n°195, septembre 2000).

contribuer à débloquent inhibitions et résistances en maths. Maintes fois, nous dit-il, ce sont les récits des grands textes racontant les mythes (ou des épisodes de la Bible, ou encore des romans de Jules Verne) qui sont venus mobiliser une situation bloquée. Citant Jean-Pierre Vernant et se référant à sa propre expérience de trente années avec des enfants en très grave échec scolaire, il insiste et souligne « il ne faudrait surtout pas faire l'erreur de croire que les thèmes culturels sont rebutants pour les plus défavorisés... les histoires ayant traversé les âges sont les plus proches des préoccupations de ces enfants démunis ».

Suivons-le à notre tour dans un beau récit, demi-réel et demi-mythique.

La leçon a porté sur l'apprentissage de la division ; puis le maître a proposé un exercice très simple d'application. Didier, en échec gravissime en calcul, se lève et dit très fort « Diviser c'est partager une pute en deux ! » et rit, arrogant. Seule solution : prendre une décision ferme en faisant sortir l'élève de la classe, et lui préciser ensuite les limites à ne pas transgresser. Mais comment reprendre la situation d'apprentissage de façon satisfaisante ? « Car, nous dit Serge Boimare, je crois aux vertus curatives de la remise en route du fonctionnement mental ; l'expérience me montre régulièrement que les troubles du comportement diminuent chez ceux qui commencent à apprendre ».

Quelques jours plus tard, nous dit-il, nous eûmes le renfort incontestable de Castor et Pollux. Et nous voici à notre tour emportés par le récit. « Il s'agit, ne vous y trompez pas, des jumeaux nés des amours illégitimes de Zeus, transformé en cygne, et de Lédæ... Nous connaissions déjà les circonstances de leur naissance... » Ils étaient donc sortis du même œuf que la belle Hélène, par qui arriva la guerre de Troie ; mais on ne savait pas trop (selon les versions) si Zeus était leur père, ou si c'était Tyndare l'époux trompé

de Lédæ, venu lui aussi dans le lit, la même nuit. Didier et ses camarades avaient manifesté beaucoup d'intérêt et commenté longuement cet épisode.

Castor et Pollux sont copains avec d'autres jumeaux, leurs cousins Hydas et Lyncée, fils de Poséidon... liens amicaux, conflits (les premiers ont même passé une nuit dans la montagne avec les fiancées des seconds, la veille de leurs noces !) Il se réconcilie et veut ensemble un grand troupeau de vaches. « Mais, comme on pouvait le prévoir, le partage allait ranimer les vieilles querelles... les non-dits et les conflits mal éclairés allaient peser plus lourd que les vaches dans la balance du partage. La répartition en quatre parts égales, comme le voudrait une certaine logique n'eut pas la faveur des cousins... La plus grosse part doit revenir à celui qui a eu l'idée... À celui qui a trouvé les vaches... À celui qui a conduit le troupeau... Quand Lyncée a une idée lumineuse qui fait l'unanimité : « Découpons une vache en quatre, la moitié du butin sera à celui qui mangera sa part le premier et le reste à celui qui terminera second ». Évidemment les perdants contestent, d'autant qu'il y a eu tricherie, et cela finit par un combat meurtrier. « Porté par cette histoire qui l'a passionné, Didier n'hésite plus, il calcule avec ses camarades le poids d'un quartier de vache, divise le troupeau en deux, en trois, en quatre, nous dit de combien de vaches ont été roulés Castor et Pollux dans le système de parts inégales » Et nous voyons qu'il a pu se dégager de l'égo-centrisme primitif, avec ses exigences toutes-puissantes que nous retrouvions dans les premières années et qui étaient naturelles alors que se constituait le moi, à l'âge des comptines. Trop présentes, exacerbées maintenant que ce grand enfant peut faire des découvertes qui l'effrayent, il évite d'élaborer, alors qu'étendre ses connaissances et sa culture l'aiderait à surmonter ses peurs « une jalousie pathologique

et un sentiment de frustration intolérable ont entravé le fonctionnement de la pensée. Certes, la mise en quartiers d'une vache à un côté cru et sauvage qui ne permet pas de le conseiller dans une classe ordinaire, mais pour un enfant comme Didier, qui vit encore dans l'illusion de la toute-puissance, dans l'égoïsme et dans l'envie, cette idée du partage fondé sur l'inégalité des chances, où la plus grosse part doit revenir au plus avide, est une image qui a pu introduire à la division en ne le laissant plus seul avec ses peurs et ses fantasmes ». Les jumeaux Dioscures, dont l'histoire l'avait tant intéressé, lui furent de bonne compagnie. « Là où le partage d'une pute en deux fermait les portes de la communication, le partage d'une vache en quatre les a rouvertes ; la médiation de l'apprentissage devient possible dans notre relation ... » Et c'est la fin d'une bien belle histoire, même si les difficultés sont loin d'être terminées. J'espère avoir mis l'eau à la bouche du lecteur et l'engage à lire toutes les autres racontées dans le livre.

Nous le voyons, au temps des comptines, mots, chiffres, poésie et récit ont d'abord partie liée. C'est bien sûr avec Lewis Carroll que ces jeux trouveront plus tard, une fois ce premier stade parcouru, une de leurs plus

heureuses prolongations pour que l'enfant puisse attendre le temps humain si long, si long, le temps d'atteindre l'âge adulte en continuant de s'appuyer sur les plus vifs plaisirs de la pensée infantile... Mais nous quittons ici les premières années et ce qui dans leurs traces attardées représente une entrave au plaisir d'apprendre, de connaître de progresser...

Redisons, pour conclure sur le sujet des comptines, le caractère universel de cette littérature première, la permanence de leurs contenus, qui les rattachent aux mythes, (Michel Defourny) et de leurs constructions telles que nous les avons évoquées. Cette universalité expliquerait que le goût des premières historiettes ou chansons répétitives ou à « randonnées » : Alouette je te plumerai, ... la tête, le dos, le bec... alouette alouette aaa louette ! etc. ou le comptage des cerises cueillies dans les bois, un, deux, trois, quatre, cinq, six..., persiste durablement chez les plus grands, tel un besoin essentiel, une soif qui ne s'éteint jamais, et apparaît même - chez certains enfants en difficulté (qui nous enseignent bien des choses) - comme un parcours obligé avant que ne soit abordés des récits ou des notions complexes.⁷ ■

BIBLIOGRAPHIE

- Serge Boimare : *L'Enfant et la peur d'apprendre*, Dunod, 1999 .
- Michel Defourny : « À propos des comptines et des albums », in *Les Cahiers d'ACCES*, N°3 (diffusion : ACCES, 28 rue Godefroy-Cavaignac, 75011 Paris) et « Coup de cœur pour le Rouergue » (la comptine et la mythologie) *Revue Lectures*, n°96, Mai-Juin 1997.
- Eveillo Cabrero-Parra : « Deixis et opérations symboliques », in *Deixis*, PUF, 1990 (sous la direction de Laurent Danon-Boileau).
- Marie Bonnafé : *Les Livres c'est bon pour les bébés*, Calmann-Lévy, 1994
- Marie-Claire Bruley, Lya Tourn : *Enfantines*, L'École des loisirs, 1988
- Jean Beaucomont et Philippe Soupault : *Les Comptines de langue française*, Seghers, 1971

7. Dans un film vidéo d'A.C.C.E.S (Actions culturelles contre les exclusions et les ségrégations) *Premiers récits, premières conquêtes* (Diffusion La Joie par les livres) on voit de grands enfants de 8 à 14 ans en grand échec scolaire, réclamer des histoires telles *Calinours* (Alain Broutin et Frédéric Stehr, L'École des loisirs) ou *Coin-coin* (Frédéric Stehr, L'École des loisirs), récits ou randonnées rythmées et répétitives, et se les faire raconter en les répétant jusqu'à dix fois de suite. D'autres s'adonneront durablement au rap...